

Témoignages de survivantes et survivants de la prostitution

Paule :

« Certains pensent qu'on est des bêtes de sexe. En réalité les hommes on ne les touche même pas. L'odeur, la peau, j'occultais tout pour ne voir que l'argent. Je mettais des barrières pour ne pas voir, ne pas sentir. Leurs dents, leur transpiration, leur haleine. Je posais à peine le bout de mes doigts sur les épaules. C'est fou ! On simule et certains sont persuadés qu'ils nous donnent du plaisir ; ils ne connaissent rien aux femmes, rien au corps des femmes. Souvent je mettais des films porno pour que ça aille plus vite. Je créais une ambiance sombre, genre bar ; mais c'était surtout pour ne pas les voir, pour ne pas voir leur regard ».

T. :

« Les conséquences de cette expérience sont à la fois morales, psychologiques et relationnelles. Pendant des mois je me suis senti chuter. J'étais dans un fort état dépressif, je pleurais souvent, je prenais de la cocaïne... J'ai été une victime physique et psychologique de la prostitution. Une victime concrète d'un monde concrètement très violent. Je n'ai pas été victime dans le sens de pleurnicheur mais j'ai quand même été la victime de la violence de cet univers ».

« La violence existe ! Les clients, certains vous regardent comme du bétail en vous examinant les dents, en vous tâtant les fesses [...]. Plus encore certains refusent le préservatif qu'ils jugent comme un affront à leur virilité. De toute façon, n'importe quelle forme de prostitution, toute illusoire de douceur soit-elle, est une violence, faut pas se leurrer [...] en tout cas certains m'ont déjà frappé... ».

Angel K :

« En tant que survivante de la pornographie, de la prostitution et de la violence conjugale, il n'y a rien de plus pénible que de voir les autres se battre pour défendre les droits des autres femmes à être traitées comme je l'étais. Les arguments invoqués par les défenseurs de l'industrie du sexe sont abstraits, impersonnels, distanciés, édulcorés au-delà de toute expression. Je défie quiconque, homme ou femme, qui a été témoin de ce que j'ai moi-même vécu, qui a fait les mêmes expériences que moi - violée, battue, menacée, vendue - de continuer à défendre les pratiques de l'industrie du sexe ».

Rebecca Mott :

« Chaque fois que vous croyez les mots d'une femme prostituée, chaque fois que vous signez une pétition pour un vrai changement dans le commerce du sexe, chaque fois que vous refusez le mot « travail du sexe », chaque fois que vous parlez en faveur des personnes prostituées, chaque fois que vous faites changer les lois, chaque fois que vous travaillez avec les femmes prostituées qui vivent avec le traumatisme, vous prenez une immense part pour redonner de l'espoir aux femmes et aux filles qui avaient oublié que l'espoir existe ».

Rosen Hicher :

« J'ai eu plus de 30 000 clients dans ma carrière de prostituée, à raison d'une moyenne de quatre par jour. Plus de 30 000 rapports sexuels dont je ne voulais pas, que je refusais de tout mon corps. 30 000 fois la sensation d'être niée, réduite à néant, d'être une femme robot. 30 000 fois, j'ai subi le défilé de ces hommes indifférents, sûrs de leur bon droit ; dans un coin de bar à hôtesses, dans des salons insalubres, dans l'odeur du champagne renversé sur les banquettes et du sexe entêtant. [...] Je ne suis pas née prostituée, ce sont ces hommes qui ont fait de moi une prostituée. Ce sont eux qui m'ont imposé plus de 30 000 rapports sexuels et donc autant de viols. »

Andrea Dworkin :

« La prostitution : qu'est-ce que c'est ? C'est l'utilisation du corps d'une femme pour du sexe par un homme ; il donne de l'argent, il fait ce qu'il veut. Dès que vous vous éloignez de ce que c'est réellement, vous vous éloignez du monde de la prostitution pour passer aux mondes des idées. Vous vous sentirez mieux, ce sera plus facile ; c'est plus divertissant : il y a plein de choses à discuter, mais vous discuterez d'idées pas de prostitution. La prostitution n'est pas une idée ».

Laurence Noëlle :

« Moi qui ai vécu la prostitution, je l'ai ressentie comme un viol, ou plutôt des viols incessants ; comme la destruction et l'anéantissement d'une partie vivante de moi-même. Mon vécu n'a fait que renforcer ma honte d'exister ».

« Je me souviens du deuxième homme avec lequel je me suis prostituée... J'étais tremblante de peur et j'avais l'impression qu'à cet instant précis (inouvable malgré l'alcool que j'avais bu), mon cœur allait exploser. Je ressens encore physiquement l'écœurement qui m'a envahie alors que ce pervers me léchait tout le corps en éjaculant... Je n'avais qu'une envie le tuer. Pourtant j'ai fait le choix inverse. Je me suis tuée. J'ai fait la morte ».

« Ma plus grande souffrance physique était d'accepter, de force, des sexes trop gros pour mon vagin...tout supporter, même l'insupportable, encore et encore, sans pouvoir hurler de douleur... ».

Fiona :

« En onze mois j'ai fait sept établissements. Le premier client, je ne m'en souviens pas. Je me souviens de mon arrivée et du premier coup de sonnette. Après il y a un blanc. Je ne me souviens de rien. Pas du client, pas de son visage. Rien. On vit, on se souvient. Et puis il y a la mort, il n'y a plus rien c'est pareil. Au premier coup de sonnette je suis morte ».

« Le bordel pour moi, c'est encore plus dangereux que dans la rue. Dans une voiture si vous hurlez quelqu'un peut vous entendre. Mais là vous êtes dans une chambre, il n'y a pas de caméras et il est interdit au patron d'intervenir. Vous êtes seules. De toute façon il ne dirait rien pour ne pas ternir la réputation de l'établissement. Il n'y a que le business qui compte. Et puis le mec paye donc il a le droit de faire ce qu'il veut. C'est l'idée que tout le monde a intégrée dans ce milieu à commencer par nous ».

Mylène :

« Pour supporter, on ferme les yeux. Je mettais mon bras devant mon visage, avec mon parfum dessus. Ça permet de protéger une part de soi, une part qu'ils n'auront pas. Il y avait aussi le valium. Sans le valium, je n'aurais pas pu [...] on prenait toutes quelque chose [...]. A l'époque je ne me lavais qu'avec du mercryl. Pour décaper.

Le plus lourd, c'est d'avoir été achetée. Tu n'es rien du tout, je paye. Je me sers de toi comme d'une bassine. Pour me vider.

En plus j'ai été volontaire. Je n'ai jamais eu de revolver sur la tempe. Quand c'est comme ça on n'a même pas l'excuse d'avoir été victime ! On a choisi. Mais choisi ou pas le traumatisme est le même ».

David Von Grafenberg :

« La violence à laquelle je commençais à être de plus en plus confronté, victime physiquement, m'épuisait. Bien plus qu'elle ne me révoltait. Il y avait la violence verbale. L'agressivité corporelle. La virulence que la culpabilité de ces hommes projetait. Que de plus en plus de clients me faisaient subir...Ces images pornographiques que l'on m'imposait constamment. Cette intimité répugnante de la chair qui se dilate. Je ne supportais plus ces sécrétions organiques. Et toutes ces danses mécaniques que l'absence de sentiment rendait

automatiques, pathétiques et, à la longue, écœurantes. La prostitution me dévoilait sa face cachée. Elle me dévorait totalement sans pitié... ».

Nelly Arcan :

« Il a suffi d'une seule fois pour me trouver prise dans la répétition d'une queue dressée sur laquelle je bute encore, ici dans cette chambre [...] et là toujours je poursuis ma jacasserie, dans ma tête, dans les larmes sans tristesse qui glissent sur les queues qui fouillent ma gorge, dans l'attente de l'orgasme [...] Et ça arrive... à ma grande joie tout de même car c'est fini, ça marque la fin de tout, la gymnastique, la feinte, les larmes, la souplesse et quelque fois je dois le faire une deuxième fois, de préférence une sodomie... Je ne peux que céder car ni la perspective de la douleur ni celle du dégoût ne saurait renverser chez eux la certitude du plaisir que j'y trouve, et je dis non et ils disent oui, et je dis ça fait mal et ils disent j'y vais doucement, tu verras, ça fait du bien... ».

Rachel Moran :

« Quand les gens me posent des questions sur la violence je crois qu'ils sont à côté du vrai enjeu. Ce que ne comprennent pas ces personnes c'est le fait que l'acte lui-même est violent. Que même l'homme le plus gentil qui ait touché mon corps était violent. Et, en fait, d'une certaine façon c'était pire parce qu'il était plus malhonnête que celui qui me frappait à la tête et qui au moins me disait ce qu'il pensait de moi ».

Inès :

« A mes débuts, je me suis souvent menti à moi-même, je me suis raconté des histoires, je me suis fait croire que faire la pute ça n'était pas si terrible, si horrible que ça. Avoir recours à ce processus psychologique était pour moi une chose vitale voire même une question de survie... le plus grand danger pour une pute c'est la lucidité. Réfléchir pour une pute peut être une calamité. C'est donc pour cela que je ne me pose plus de question... Je prends ma tête, j'enfonce ma tête dans un trou de sable comme pour les autruches et je me répète inlassablement, quotidiennement, tout va bien, tout va bien ».

Emilie :

« Faut pas exagérer, quand tu couches pour de l'argent tu es prostituée. Escorte, prostituée ou pute, ça reste la même chose. Pour moi la seule différence c'est la localisation géographique, c'est tout ».

Sonia :

« La prostitution, c'est une fuite en avant. Une expérience de mort. C'est comme une privation sensorielle ; comme une infirmité. C'est impossible à surmonter ».

Grisélédís Réal :

« Loin d'être une partie de plaisir c'est bien plutôt une torture, la démolition de l'âme et du corps. Chaque matin, à l'aube, quand je vais au lit, épuisée, il me semble qu'un troupeau de porcs m'a passé dessus, qu'ils m'ont piétinée, meurtrie, bavé dessus, craché sur mon visage, dans mes yeux, mes oreilles, ma bouche. C'est une sensation d'humiliation et d'horreur qui me pousserait au-delà de la nausée jusqu'au meurtre. Oui je pourrais facilement, très facilement tuer si je me laissais aller. Tu vois je ne suis pas faite pour ça et si je n'avais pas d'enfants, je volerais, je mendierais plutôt pour vivre. J'aimerais encore mieux la faim, aller coucher dehors, trouver de la nourriture dans les poubelles, j'aimerais mieux être en prison. Mais j'ai promis à mes enfants de les tirer de la pension, de les reprendre avec moi, de les rendre heureux ».

Rebecca Mott :

« J'ai été une enfant prostituée qui est ensuite devenue une adulte prostituée. C'est pendant ce premier épisode de terreur et de détresse, l'année de mes 14 ans, ce viol en réunion, que j'ai été frappée du sceau de la prostituée. Chaque fois qu'un client a fait le choix de me consommer, j'étais emprisonnée dans ce moment où je ne me suis pas défendue et où je ne me suis pas rappelée que je pouvais avoir des droits humains. Plus on injectait de violence et de haine dans mon corps prostitué, moins je réussissais à m'évader loin de cet enfant piégé. »

La plupart de ces témoignages, commentés par Geneviève Duché, peuvent être retrouvés dans son livre : *Non au Système Prostitutionnel*, Editions Persée, 2015

Ils sont issus de :

- La revue [Prostitution et Société](#)
- Le site [A dire d'Elles](#)
- *Libération*, Tribune de Rosen Hicher : « [Pour en finir avec les clients](#) », juillet 2014
- David Von Grafenberg, *Prostitué*, Anne Carrière Eds, 2007
- Nelly Arcan, *Putain*, Seuil, 2001

- Laurence Noëlle, *Re-naître de ses hontes*, Le Passeur éditeur, 2013
- Témoignages reçus par le Groupe Abolition 2012 et entretiens conduits par l'Amicale du Nid
- « On Equality », mai 2010. Traduit par le Lobby européen des femmes (LEF), 2013
- Ecrit de Grisélédis Réal, 1967
- Le blog de [Rebecca Mott](#)